

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 63 (1927)
Heft: 17

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE: HENRI ROCHAT-BUJARD : *Les enfants difficiles*. — MARGUERITE EVARD : *Une éducatrice par vocation, Emma Pieczynska-Reichenbach* (3^e article). — *Exposition pédagogique de la « Saffa »*. — PARTIE NARRATIVE : F. MEYER : *Une mission difficile*. — JEANNE DE BELLERIVE : *LA PETITE ECOLE : Malbrough*.

LES ENFANTS DIFFICILES

Education. — Apprentissage. — Parrainage.

Ceci est le résultat des observations, des expériences d'un homme qui depuis vingt-cinq ans au moins s'est occupé de quelques milliers d'enfants «difficiles», à Genève, dans le canton de Vaud et dans celui de Neuchâtel. J'ai examiné aussi ce qui se fait à l'étranger, en France, en Belgique, admiré la superbe organisation de l'éducation dans certaines villes d'Italie depuis 1923, à Milan en particulier. L'avance qu'ont prise dans ce domaine certains pays, la Belgique et l'Amérique par exemple, est sans doute la preuve que le mal est ailleurs beaucoup plus profond, plus grave que chez nous. J'ai constaté partout et je m'en étonne, la différence criante, plus qu'injuste, inique, qu'il y a entre la réputation des enfants difficiles et leur valeur morale. Le 80 % d'entre eux sont de braves garçons, de très braves garçons même; pour le 10 à 15 %, après amendement, après que l'enfant a été observé, compris, aimé. La très grosse majorité de nos enfants difficiles ne demande qu'à faire tout ce qu'ils peuvent de beau, de bien, de bon.

Que sont ces enfants ?

Ils sont, comme l'indique leur nom, des «difficiles» avec lesquels leurs premiers éducateurs, les parents, la mère surtout, les maîtres d'école ou les patrons n'ont pas réussi, car ces difficiles, ces paresseux, ces vicieux même comme on les appelle, exigent plus de peine, plus de travail, une observation plus vigilante que la plupart des autres enfants de leur âge.

Quelles sont les causes de ces exigences supplémentaires ?

1^o C'est leur milieu familial déficient, mauvais, ou même anti-social.

2° C'est la misère, qui, si elle ne tue pas, souille, aigrit et toujours blesse.

3° C'est l'incompréhension d'un entourage qui leur demande ce qu'ils ne peuvent pas donner.

4° C'est l'hérédité qui, pour quelques-uns, les rend inaptes à atteindre un certain développement ; plusieurs sont poussés au mal par les sarcasmes d'un entourage qui croit faire preuve d'intelligence.

5° C'est, pour un certain nombre, une anormalité profonde.

6° Enfin, pour un petit nombre d'adolescents, le vice déjà installé.

Nous classerons les enfants difficiles en trois catégories :

a) Les anormaux ; b) les vicieux ; c) les difficiles.

Les anormaux.

Les lacunes les plus graves ne sont pas le fait d'un manque complet d'intelligence, mais de variations *maladives* de la volonté, de l'esprit de continuité, du caractère aussi.

En face d'un apprentissage, des conditions légitimes qu'y mettent la loi et les patrons, on comprend l'hésitation des parents d'enfants anormaux plus ou moins profonds.

A part les difficultés techniques du métier lui-même, il y a celles des cours de perfectionnement indispensables pour devenir un ouvrier moyen, capable de gagner facilement sa vie.

Cependant des résultats heureux sont venus récompenser les efforts tentés par certains hommes d'élite en faveur de ces malheureux, autrefois toujours repoussés sans merci. Sans avoir fait un apprentissage parfait, plusieurs sont néanmoins parvenus, dans un métier facile, à diminuer les charges de la société à leur égard.

Chez ces malades, le travail fait aussi œuvre morale. Dès qu'un déficient accomplit une œuvre utile, une grande joie et une véritable fierté lui remplissent le cœur.

Les vicieux.

N'oublions pas la marque par excellence du vice : la recherche du plaisir partout où on le pressent. Aussi n'est-il pas un penchant irréductible, il peut être analysé. On en peut reconnaître les mobiles et, par des contre-mobiles normaux, chercher à l'annihiler.

Ce travail est long, tortueux, exposé souvent aux plus grandes difficultés tant que le sujet examiné n'a pas une confiance entière dans l'examineur, dans celui qui se propose d'être son éducateur. Aussi les vicieux doivent-ils être remis aux écoles de correction, de réforme, de rééducation. Après l'âge scolaire, les mobiles des

vices étant puissants, le délinquant aura plus de peine à redevenir un être normal.

Si l'amendement est suffisant au moment de l'apprentissage, il est préférable de placer l'enfant chez un patron, plutôt que de le garder dans l'établissement en contact trop direct avec des camarades qui ont eux-mêmes tant à lutter. Très souvent, si le patron d'apprentissage a été un homme perspicace, vraiment un maître, l'amendement est complet. Cependant que l'apprenti se sente toujours en relations avec l'école qui l'a réformé, qu'il soit convaincu qu'il a été non pas puni, mais restauré, amendé.

Là aussi, par l'apprentissage et par le patronage, nous avons et aurons toujours plus de cas de réussites surprenantes et décisives.

Les difficiles.

Les enfants difficiles sont tous des éducatibles. Arrivés à l'adolescence, ils seront capables d'apprendre un métier, ou en tout cas, de gagner plus ou moins facilement leur vie. Un bon nombre pourront devenir de bons pères de famille, être utiles à la société.

L'établissement pour enfants difficiles doit être un institut non de rééducation, mais d'observation. Nos maisons hospitalières doivent être des *cliniques* dans lesquelles chaque enfant puisse être examiné bien attentivement, afin de pouvoir être rendu à la société le mieux et le plus tôt possible. L'établissement par son genre de vie est un lieu anormal d'éducation, aussi nous autres directeurs devons-nous être imprégnés de cette conviction fondamentale : « Sitôt le malade rétabli, il doit être rendu à une famille : *son milieu normal*.

Le placement des enfants sortant d'établissements.

Dans la famille, deux, trois ou même quatre adultes surveillent l'éducation de un à cinq enfants. Le travail, la véracité et la probité sont les vertus journallement enseignées aux jeunes, — du moins en paroles.

Dans nos établissements d'éducation, nous avons généralement de 30 à 50 enfants ; sous la surveillance de six ou sept personnes majeures, dont quatre ou cinq seulement ont vraiment à cœur leur vocation, tandis que les deux ou trois autres sont de simples employés occupés ici parce qu'ils n'ont pas de place ailleurs (donc des mercenaires) ou quelquefois parce qu'ils se croient appelés à une telle tâche bien qu'ils n'aient ni la préparation nécessaire, ni les qualités absolument indispensables : activité, observation, dévouement.

Donc dans nos établissements — nous devons sincèrement en reconnaître les lacunes — il n'y a qu'un adulte pour 7 à 10 enfants. C'est trop peu, car, ne l'oublions pas, *l'éducation ne se fait pas* — comme la géographie, l'histoire ou le calcul — *par des leçons professées*, mais par une observation minutieuse et attentive de l'enfant par l'adulte, suivi d'un jugement d'une exactitude parfaite, et enfin *d'une copie morale du maître par l'élève*, d'une adaptation de celui-ci à celui-là. Cet apprentissage civique se fait dans tous les instants de la vie commune. Présent ou absent, le maître influence la vie intellectuelle et morale de son protégé. Jamais trop nous ne penserons à l'importance de toutes nos actions passées au crible de l'observation et à l'épreuve de l'imitation.

Voilà pour les qualités morales. Dès qu'elles sont acquises en suffisance par nos petits amis, ils doivent être replacés dans le cadre normal d'une famille.

Entre l'institut d'éducation et l'apprentissage professionnel, il est bon de faire un stage familial, et, si possible, à la campagne. Malheureusement, il nous est bien rarement possible de rendre l'enfant à ses propres parents. Ce stage nous semble indispensable pour nous permettre de nous rendre exactement compte de la valeur morale et pratique du futur apprenti. Faite dans de bonnes conditions, cette transition à la vie normale exercera toujours une influence heureuse.

Nous l'avons dit, l'institut d'éducation doit être considéré comme une clinique, non comme un lieu d'éducation modèle.

Lorsque l'enfant difficile a, comme on dit, « doublé le cap », qu'il a de nouveau pris conscience de lui-même, — de sa propre valeur, — à ce moment son caractère se transforme assez rapidement. Il devient un être sociable, c'est le moment de le placer.

Là commencent de réelles difficultés, quelquefois de cruelles déceptions, mais le plus souvent de douces satisfactions. Mais où, chez qui faut-il envoyer notre protégé ?

Dans une famille qui n'a pas d'enfants et qui, depuis plusieurs années, désire en avoir ? A part exceptions, ce placement n'est pas à recommander. Dans ce milieu, le mari et la femme se sont fait une vie si réglée, si bien ordonnée, qu'un gamin entre dans cet intérieur comme un bâton dans une fourmilière ; il lui suffit de peu de temps pour se rendre intolérable : il se croit un peu trop chez lui ; bientôt les froissements surviennent et une vie pénible commence ; il n'a pas su reconnaître tous les sacrifices faits lors de son entrée dans cet intérieur qui s'était cru vraiment charitable.

Alors, choisirons-nous cette famille qui vient de perdre son propre enfant, qui en est inconsolable et qui aimerait tant en avoir un autre ? — Ces parents désolés croient reporter leur affection sur le nouvel arrivant. Trop souvent, c'est pour la mère un couteau que l'on retourne dans une plaie. Elle ne peut supporter la joie, les cris, les tendresses surtout de cet étranger. Quelquefois après un mois ou deux, le déplacement est devenu urgent.

Pourquoi ne choisirions-nous pas cette famille qui a encore des enfants du même âge que notre pupille ? Il sera compris, les enfants joueront ensemble comme frères et sœurs. — Cela réussit quelquefois, mais trop souvent que d'aigreurs, que d'injustices ! Le petit pensionnaire se renferme en lui-même ; il finit par penser avec amertume : oui, les tartines, les commissions agréables, les plaisirs, l'affection sont pour eux, pour ceux de la maison ; pour moi : le pain sec, quand ce n'est pas les restes des autres, puis le travail, les peines et même les coups qu'ils méritaient, eux !

Les milieux les meilleurs, pour compléter l'éducation de nos cadets, sont les familles qui ont eu des enfants, qui les ont élevés et auxquelles il manque un « bouèbe » pour faire les petits travaux que, dans chaque ménage, on réserve « au petiot ». Là on le comprend dans ses fautes et dans ses joies ; on a besoin de lui et on l'aime vraiment. L'enfant se trouve dans une atmosphère qui lui convient et qui lui témoigne une vraie affection. Ce sont ces familles-là qui nous facilitent le mieux notre tâche de sauvetage des incompris.

Je me résume. Quel est le milieu familial le meilleur ? C'est celui dans lequel la maîtresse de maison, ou celle qui en tient la place, est une femme simple, au cœur chaud, à la main diligente, à l'âme vraiment chrétienne, donc charitable. Il ne nous manque pas de ces femmes-là, femmes modestes, mais femmes d'élite quand même. Elles ont élevé jusqu'à cinq, six, sept de ces abandonnés ; tous les ont appelées et les appellent encore « maman » ; ils reviennent grands vers elles, « chez eux » ; ils leur ont apporté leur premier argent pour le placer ; elles ont été les confidentes de leurs premiers sentiments d'amour ; ils leur ont présenté leur femme et leur premier enfant, et ils reviennent encore chaque année, en famille, trouver (comme ils disent) leur maman de Savuit, d'Oppens, de Vucherens.

Oh ! que de lettres palpitantes d'amour filial et de reconnaissance n'avons-nous pas lues, adressées à ces femmes bénies, et pour la plupart très humbles, par ces adolescents ou par ces hommes, autrefois sans parents, repoussés, même « misés à la baisse » à la pinte communale.

Ces enfants placés ont besoin d'appui, d'amis, d'affection sûre, intelligente et prévoyante. J'en parlerai dans un instant à propos du patronage.

De l'apprentissage professionnel des enfants difficiles.

Des points principaux à considérer dans leur orientation professionnelle ou à leur entrée en apprentissage :

Faiblesse de caractère.

Chez plusieurs enfants difficiles, nous trouvons des tendances vicieuses, même criminelles. Leurs déficits moraux (mensonge, vol, cruauté, prédisposition à la boisson, désirs sexuels) appellent une surveillance constante, mais le travail les transforme par la joie qu'il leur procure. Leur réussite dans un travail manuel les régénère complètement. Leur esprit avait besoin d'activité et de jouissance ; les valeurs morales auparavant atrophiées ou sans assise suffisante en face des tentations quotidiennes sont réveillées par la saine satisfaction que procure le travail physique ; un contentement intime du devoir accompli transforme peu à peu ces jeunes gens et leur rend vigueur et énergie morale. Chez plusieurs les tendances mauvaises ont même complètement disparu.

Faiblesse intellectuelle.

Les principales tares sont l'instabilité, le manque de vouloir, ou un laisser aller trop prononcé, et, le plus fréquemment, un niveau intellectuel qu'il faut renoncer à dépasser.

Dans certains déficits, on cherchera si l'amélioration du patient dépend du médecin ou de l'éducateur. Après une étude sérieuse et un traitement suffisant, on cherchera le maître d'état qui veuille bien recevoir un tel apprenti. Car là encore il vaut mieux entrer en apprentissage chez un patron que de rester dans un établissement d'anormaux. Le placement sera plus facile à la sortie de l'apprentissage, et, si le maître est dévoué et consciencieux, la préparation sera meilleure et plus pratique. Un principe qu'il ne faudra jamais oublier, c'est que l'apprenti doit posséder à fond les connaissances acquises. Ne rien faire avec lui en amateur ; ses facultés intellectuelles ne lui permettront pas de raccorder ce qu'il a appris et ce qu'il n'a pas entendu.

Pour plusieurs psychologues il vaut même mieux faire de ces anormaux de bons manœuvres que de mauvais ouvriers. L'industrie qui spécialise de plus en plus le travail pourra fournir une occupation rémunératrice à ces travailleurs, d'autres pourront rester à la campagne comme domestiques ou, plus tard, comme journaliers.

Dans le choix de la profession il faut tenir compte de toutes les conditions. Si nous avons un garçon porté à la boisson, n'en faisons pas un sommelier. On prendra garde aussi, si c'est un caractère faible, de ne pas lui laisser apprendre un métier où le chômage sévisse périodiquement. L'oisiveté le perdrait sûrement.

En règle générale nous éviterons tout ce qui pourrait raviver des tares anciennes.

Il faut que le métier appris soit utile, c'est-à-dire qu'il puisse être pratiqué. Il serait impardonnable que des parents, ou un directeur d'institut encourageassent dans une direction donnée, des jeunes gens difficiles, malgré toutes les capacités dont ils seraient capables, si, plus tard, ils ne peuvent pratiquer, soit qu'il y ait surabondance d'ouvriers (mécanicien, chauffeur), soit que la profession soit sujette à des chômages périodiques.

Il faut que le jeune homme ou la jeune fille qui ne peut compter que sur lui-même puisse, chaque jour, être convaincu que son travail, c'est son indépendance, sa fortune.

Le « parrainage ».

Le « parrainage » de nos protégés est une œuvre indispensable qui doit être organisée.

Le 90 % appartiennent à des familles incapables de les élever jusqu'à l'adolescence. Ce n'est pas tout ; voici qui est grave, tragique même : ces parents indignes n'ont pas su éduquer leurs enfants, mais leur astuce sait s'approcher d'eux alors qu'ils vont bientôt gagner quelque chose ; par des reproches injustes envers la société, ils calomnient ceux qui ont dû les remplacer. Puis, par une affection particulière à leur mentalité (je veux la croire sincère, mais elle est néfaste quand même), ils cherchent à s'emparer du cœur et des économies de leur enfant et à le reprendre dans leur famille. S'ils y réussissent, je ne dirai pas que nos efforts sont anéantis, mais ils subissent, pendant un certain temps, une épreuve terrible.

Pour que le sauvetage soit certain, nous avons besoin d'une aide effective de la société, de tous ceux qui aspirent à un peuple travailleur, sain, animé par une intelligence éveillée, par une âme heureuse et reconnaissante.

Nos adolescents n'ont, dans leur famille, personne qui leur aide matériellement ou moralement. A l'âge ingrat de 20 ans, ils ont besoin d'amis sûrs qui comprennent leurs désirs, leurs fautes et leurs ambitions, d'amis dévoués qui répondent loyalement

aux troubles de leur âme ou qui pansent ces plaies intimes que la vie ne ménage à personne.

Nous avons vu les luttes déchirantes de ces âmes angoissées et solitaires. Nous comprenons leurs combats, leurs enthousiasmes, leurs chutes, et nous aimerions pouvoir leur porter secours. Devant ces épaves qui risquent de sombrer à toujours, nous aimerions voir s'allumer le phare de la Charité et de l'Amour. Alors elles arriveraient au port réconfortées, confiantes, victorieuses.

Un soldat français, dans un combat suprême, s'est écrié : « Debout les morts ! » Aujourd'hui, dans un moment tout aussi grave, — il s'agit de notre jeunesse que nous voudrions forte et heureuse, — nous nous écrions : « Debout, les vivants ! »

H. ROCHAT-BUJARD.

UNE ÉDUCATRICE PAR VOCATION
EMMA PIECZYNSKA - REICHENBACH

(1854-1927). — Deuxième partie ¹ (Suite).

Ce point de vue élevé, et si nouveau en 1897, exposé à ses contemporaines, Mme Pieczynska l'affirme ainsi, en pionnière généreuse et enthousiaste :

« Nous devons donc concevoir nous-mêmes le programme de l'école de la pureté que nous-mêmes voulons suivre, afin d'y faire asseoir ensuite nos enfants et ceux qui nous sont confiés. Car c'est une école qu'il faut à la pureté — une école dans toute l'acception du terme. Son programme doit comprendre des informations positives, des notions précises sur le corps humain et ses lois, mais aussi la recherche de principes moraux de conduite et la science de leur application. » ²

Ce qui fait la valeur de ce programme d'initiation, c'est l'entraînement qu'il constitue pour la vie entière ; cette deuxième partie de l'ouvrage d'une si parfaite psychologie, d'une élévation si grande, est la grande innovation de cette femme de cœur. Mme Pieczynska y démontre comment l'*instinct sexuel* est discipliné par l'*amour maternel* qui prévaut bientôt et aide l'amour à évoluer vers l'altruisme et le devoir social. L'*amour paternel* se développe ensuite et prend conscience aussi de ses devoirs familiaux et sociaux.

« L'éducation des instincts sexuels ne se fera point sans luttes, mais leur maîtrise deviendra possible à l'homme qui apportera à l'union sexuelle son être entier, son être intégral, et non point son corps seulement. Il y triomphera, celui qui comprendra qu'y livrer son corps sans âme, c'est renier son humanité et descendre, non point au niveau, mais au-dessous de l'animal... Le libre choix, la pensée, nos convictions et nos aspirations les plus élevées doivent entrer dans l'amour par lequel nous transmettons la vie ; seulement alors notre amour conjugal est un amour *humain*. » ³

¹ Voir *Educateur* du 19 mars et du 3 septembre 1927.

² Loc. cit. p. 19.

³ Loc. cit. 167-168.

Et cet amour d'ordre élevé devient altruisme, vivifiant la vie civique et sociale, « la solidarité s'étend à tous les humains, elle embrasse même tous les êtres ; elle est destinée à devenir divine. »

Lorsque l'auteur en vient « aux voies de la pureté », elle montre l'action que l'on est en droit d'attendre des femmes : « A chaque foyer, il est une femme dont la conviction agit sur les siens ». Pour cela, il faut inspirer aux jeunes un idéal et leur enseigner à vouloir, — non par des préceptes, — mais en suscitant un élan : « Prenons la peine d'inspirer nos enfants » et de les enthousiasmer pour la patrie, la vérité, la science, l'idéal de l'héroïsme, de la pureté, de la vie religieuse l...

» Laisser voir aux enfants ce que nous éprouvons, ce que nous aimons, ce qui nous émeut ; les rendre quelquefois témoins de notre vie intime, être avant tout ce que nous voulons qu'ils deviennent, et puis, vivant devant eux sans dissimulation ni pose, attendre avec respect l'épanouissement de leur âme...¹.

Puis avec un tact exquis, Mme Pieczynska expose l'éducation d'une fille par sa mère et la manière de l'instruire explicitement du devoir de la pureté ; elle démontre également que vis-à-vis de son fils, il n'y a pas d'hésitation à avoir ; « en l'absence du père, il reste la mère » qui utilisera l'éducation du courage comme auxiliaire indispensable à l'éducation de la pureté chez le garçon et l'amènera peu à peu à « la vraie indépendance dans la conquête de la liberté et la maîtrise de soi-même. »

Par un vibrant appel en faveur de l'égalité des sexes en éducation, Mme Pieczynska revendiquait déjà, il y a trente ans, pour la jeune fille, une carrière préparée à fond ; puis la connaissance du mariage et de son but sacré : *la famille* : « Loin d'être une fin, il est le commencement des vies à naître ». Enfin, si la maladie existe et risque de compromettre la descendance, l'individu doit faire à sa race le sacrifice suprême, et renoncer à la famille pour l'amour de l'humanité. »

D'abord publié en quelques articles du journal français l'« Avant-garde », le volume *La Fraternité entre les sexes* ² doit remonter à 1905 ; la deuxième édition porte le millésime de 1906. Cet ouvrage eut encore pour origine de multiples causeries et conférences. C'est aussi le corollaire du précédent, car tout ce qui vise l'égalité des deux sexes dans l'éducation familiale, la coéducation scolaire et la coopération de la jeunesse rentre dans le programme de « l'école de la pureté. »

Pour que la fraternité entre les sexes soit possible, il faut que l'idée sensuelle qui préside aujourd'hui aux rapports entre les sexes soit remplacée par un autre état d'esprit, celui de *travail en commun, dans un but altruiste*, et cela à tout âge :

« Il y a dans l'intimité entre hommes et femmes, lorsque l'élément passionnel en est tenu à distance, des ressources insoupçonnées de joies franches et délicates, stimulantes pour l'intelligence et la volonté. La fraternité entre les

¹ Loc. cit. p. 188.

² Chez Delachaux et Niestlé (Neuchâtel) et Fischbacher (Paris).

sexes leur ouvre un domaine inexploré, patrimoine inconnu de nos âmes, dont il reste à faire la découverte et à mettre les richesses à la portée de tous. — Ce n'est pas seulement à la fleur de l'âge que l'on goûte le bienfait de rapports fraternels d'un sexe à l'autre : il est des vétérans qui en connaissent le prix... ¹

L'auteur passe en revue divers essais d'activité sociale ou religieuse fructueuses dans des communautés diverses : en Amérique, dans une école industrielle et normale de jeunes Indiens et de noirs, dans une communauté de l'Armée du Salut, dans des milieux russes de jeunes nihilistes, chez des fervents de la lutte contre la prostitution, chez des évangélistes, dans des fêtes paroissiales protestantes, etc., etc. Puis, selon la sûre intuition de son cœur, Mme Pieczynska fait la synthèse des éléments féconds de ces essais probants.

« 1. Partout une cause, une tâche, but de haute portée et digne d'enthousiasme, prédomine sur les visées personnelles et même sur les intérêts familiaux. — 2. Le service de cette cause exige de vrais *sacrifices*, et tout d'abord la rupture avec des préjugés de milieu, de classe, de race, au nom d'un principe supérieur de solidarité. — 3. Cette consécration et ces sacrifices volontaires s'accompagnent d'un *travail pratique extérieur*, efforts, risques et labeurs journaliers d'un caractère concret, qui mettent à contribution l'individu et non pas son âme seulement. (Cette condition est assurément d'une importance capitale et il faut y insister, car l'enthousiasme en commun, s'il reste contemplatif, nourrit une sorte d'exaltation qui s'associe aisément, par voie subtile, à l'excitation génésique). ² »

Pour tendre à la formation de cet esprit nouveau et préparer la fraternité dans l'action féconde du travail social, l'auteur préconise : l'éducation familiale, l'éducation sociale, l'éducation des éducateurs...

L'éducation familiale, c'est la « parfaite équivalence des fils et des filles » et l'amitié fraternelle si précieuse entre eux ; c'est l'initiation par la mère, dès la petite enfance, à l'idéal moral et dans le domaine délicat de la vie sexuelle ; c'est les entretiens de parents de divers groupements, favorisant dans l'école aussi la vraie coéducation où des éducateurs par vocation, hommes et femmes, se trouveront associés pour partager l'autorité, en harmonisant leurs influences ; c'est un esprit de bienveillance à la fraternité intersexuelle, sans suspicion. L'éducation sociale se fera pour les jeunes des deux sexes, d'abord dans des *groupes restreints* d'études sociales :

« Amis et amies de vingt ans, si vous avez su vous passionner à la lecture de telle page dramatique des épopées du passé, vos cœurs s'émouvront plus encore aux aspects saisissants de l'histoire d'aujourd'hui, de l'histoire de demain, car, de ces problèmes poignants du devoir social, plusieurs sont si complexes que nous, vos aînés, n'avons pu en trouver la solution... Beaucoup des questions obscures de l'heure présente n'attendent pour s'éclairer que votre collaboration »...

Cette initiation à l'*aspect social* des questions professionnelles et politiques élargira l'esprit du jeune homme pour sa vocation et pour son action civique,

¹ Loc. cit. p. 17 et 47.

² Loc. cit p. 53 et note.

en dehors de l'esprit de parti. La jeune fille a besoin aussi d'élargir son cœur et sa conscience. Un exemple typique de ces discussions sociales de jeunes gens et jeunes filles, Mme Pieczynska l'a donné plus tard dans son charmant opuscule la *Semaine des fiancées* (1917). Cependant ces centres d'études offriront des expériences plus riches si les éléments se rencontrent dans des milieux de conditions différentes et si, de l'élan altruiste, on passe ensuite à l'action. On sait que de multiples « foyers de jeunes » d'inspiration religieuse ou simplement sociale ont démontré depuis vingt ans, combien fécondes étaient les vues de notre grande inspiratrice et combien la protection des adolescents est de bon aloi quand elle est confiée ainsi à l'action généreuse d'une jeunesse altruiste.

Dans son opuscule : *Education sexuelle : le rôle de l'école*, édité par la Société vaudoise pour le relèvement de la Moralité ¹, Mme Pieczynska envisage la question dans son ensemble et de haut toujours : « C'est du dedans qu'il faut agir, en influençant la source des volitions, c'est-à-dire les idées, les désirs, l'imagination de l'enfant... » et cela dès avant la puberté, afin d'établir un système de défense en vue de cette époque troublée et pour que « domine ultérieurement dans la fonction génératrice, non le plaisir des sens, mais les pensées d'amour fidèle, de paternité, de maternité... » L'auteur a des pages magnifiques sur « l'éducation des éducateurs » et le véritable *apostolat* qu'on attend d'eux. Mme Pieczynska revendique une initiation en ce sens dans les écoles normales : « En terminant, j'énoncerai le vœu que cette instruction soit donnée aux jeunes recrues du corps enseignant, qu'un chapitre nouveau, à l'Ecole normale, soit ajouté au cours de pédagogie et que ce chapitre traite, dans toute sa portée, des principes et des méthodes de la pédagogie sexuelle » ².

Combien de ces écoles ont réalisé ce vœu ?

Apôtre convaincu de la *coéducation des sexes* dans la famille, à l'école, dans l'activité libre de l'adolescence et de la jeunesse, Mme Pieczynska y est revenue souvent ; rappelons, entre autres, sa causerie, aux Journées éducatives de 1924 ³ publiée dans le « Nouvel Essor » sous le titre de la *Coéducation dans la famille*, et les pages ardentes citées par M. Ad. Ferrière dans une petit livre paru cette année ⁴.

(A suivre.)

MARGUERITE EVARD, docteur ès lettres.

EXPOSITION PÉDAGOGIQUE DE LA « SAFFA ».

L'*Exposition nationale suisse du Travail féminin*, organisée à Berne pour l'été 1928, communément appelée la SAFFA (Schweizerische Ausstellung für Frauen Arbeit), comportera une branche importante qui concerne tous les lecteurs et lectrices de l'*Educateur* : c'est une *exposition pédagogique* de grande envergure, en deux sections, Groupe IX de la SAFFA.

¹ Foyer solidariste, Saint-Blaise.

² Loc. cit. p. 24.

³ Nouvel Essor, 1924, Genève.

⁴ *La Coéducation des sexes dans ses rapports avec la crise de la famille et la transformation de l'école*. Genève, 1927, p. 54, 55, et 56.

La *Section A* mettra en évidence *l'activité professionnelle* des institutrices et professeurs féminins de toutes les écoles féminines, depuis la préparation des tout petits d'âge préscolaire, jusqu'aux hautes écoles et à l'université, de celles de l'enseignement privé et des activités féminines périscolaires, extrascolaires et postscolaires, donc y compris les œuvres de jeunesse de tous genres visant au développement des fillettes, adolescentes et jeunes filles.

La *Section B* figurera *l'éducation féminine autrefois et aujourd'hui*, sous forme antithétique, pour souligner les nouvelles méthodes et rendre tangibles les innovations techniques les plus saillantes des dernières décades, de sorte que les maîtres et professeurs du sexe masculin qui enseignent des fillettes ou des jeunes filles sont appelés à collaborer à cette rubrique, qu'il s'agisse d'une branche spécialisée, d'un nouveau système d'enseignement général ou de méthodes particulières...

La SAFFA a constitué un comité spécia pour le *Groupe Education* dont la présidente, Mlle *Hélène Stücki*, est professeur à l'Ecole supérieure des jeunes filles de Berne. Le Comité central du « *Lehrerinnenverein* » prête à ce comité spécial une collaboration précieuse; il s'agit ici de l'Association suisse des institutrices qui se recrute avant tout dans la Suisse allemande et groupe toutes les « enseignantes », sans distinction d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur; quelques Romandes des écoles primaires et moyennes ou de l'enseignement privé s'y sont affiliées, les unes par esprit de solidarité, les autres pour les avantages de diverses fondations, tel le « *Lehrerinnenheim* », etc.

Ces deux organes lancent présentement une circulaire, avec bulletin d'adhésion (à remplir jusqu'au 30 septembre¹), à toutes les collègues, organisées ou non, spécifiant de ce qu'on attend de chacune et les grandes lignes de cette exposition pédagogique qui est appelée à démontrer en quoi consiste une des activités professionnelles importantes de notre économie nationale, — on dit même qu'en aucun pays le sens pédagogique n'est aussi développé! — de même qu'à présenter de la façon la plus suggestive tout ce qu'on s'ingénie à faire pour donner aux jeunes filles une éducation appropriée à leur psychologie, sans négliger les buts de leur vie de femmes de demain: développement physique, manualisme, culture intellectuelle, esthétique, morale, formation civique, préparation ménagère, maternelle, éducation sociale, développement du caractère, entraînement à l'idéalisme, préparation professionnelle en tous sens, orientation artistique, préparation aux hautes études, etc., etc. « On aura toujours présent à l'esprit l'idée que le visiteur le moins renseigné devra saisir du premier coup d'œil ce que l'on désire lui faire comprendre ».

Sont admis à exposer: [a) des sociétés et des organisations à titre d'exposants collectifs; b) des établissements scolaires ou des personnes isolées comme exposants individuels.

Il importe de trouver les moyens d'exposer sous forme visuelle les choses les moins concrètes en apparence de tous les enseignements, et de s'ingénier à

¹ Pour les exposants de la Suisse romande; cependant les grandes lignes du groupe Education devaient être fixées avant le 1^{er} juillet.

mettre l'accent sur ce qui fait le propre de telle école, l'originalité de telle classe ou l'innovation de telle collègue. Sans doute, l'école infantine et même l'enseignement primaire semblent fournir plus que les autres à première vue ; il ne s'agirait pas de laisser de côté l'enseignement secondaire inférieur, moyen et supérieur des gymnases et écoles normales, l'enseignement des écoles de commerce et des écoles professionnelles. Les méthodes pour enfants arriérés, les classes d'anormaux doivent fournir leur apport. Les spécialités auront leur stand : l'enseignement des travaux ménagers, l'initiation à la culture, les méthodes du dessin, de la musique instrumentale et vocale, la gymnastique, le sport et les jeux, etc., etc. Les services sanitaires scolaires du médecin, du dentiste, de l'infirmière scolaire, etc., et les services d'assistance scolaire : asiles, colonies de vacances, école en forêt ou école au soleil, ainsi que les écoles nouvelles et l'enseignement privé auront leur place à côté des écoles officielles.

Il ne sera pas procédé à une exposition par cantons ; on ne fera pas de différence entre les langues ; on cherchera à mettre en lumière les méthodes modernes (système de l'école active, préparation à l'enseignement technique, travaux collectifs, etc., ouvrages relatifs à l'enseignement de la psychologie à l'enfance ou l'adolescence.) On trouvera là aussi des renseignements sur les situations de l'enseignement, y compris les caisses de retraite, de maladie ; sur les activités professionnelles ; sur les subventions des cantons, de la Confédération et des corporations à l'éducation féminine...

Une sous-section a en vue la manière de démontrer l'importance de l'éducation familiale et tout particulièrement l'influence de la mère ; il est des méthodes de pédagogie familiale aussi à vulgariser et à généraliser.

L'enseignement postscolaire, plus spécifiquement féminin, sera mis en valeur aussi dans le but d'étendre les résultats probants obtenus dans la préparation ménagère (cuisine, conserves, jardinage, tenue de maison, couture, comptabilité, etc.) ou la formation maternelle et sociale de la jeune fille (hygiène, puériculture, éducation des petits, stages dans les pouponnières, crèches, soins aux malades, etc.), ces deux grands objectifs de nos deux principales associations féminines nationales : la Société d'Utilité publique des femmes suisses et l'Alliance de Sociétés féminines suisses. Ajoutons que cette dernière, souvent appelée aussi le « Conseil national des femmes suisses », s'occupe de développer dans notre pays, par l'appui de ses 140 groupements affiliés, l'éducation nationale chez les jeunes filles, la connaissance des choses de la Société des Nations, et à intensifier les rapports entre l'école et la famille.

On trouvera à la SAFFA des salles d'écoles modernes, des cuisines scolaires, des salles-ateliers pour les travaux à l'aiguille, travaux manuels, des laboratoires de physique et chimie, etc. ; des spécimens d'ouvrages du sexe, de dessins, de modèles, plans, reliefs, cartes, tableaux, des cahiers, des manuels et des graphiques rendus de la façon plastique la plus suggestive. On espère avoir des expositions temporaires d'enseignement professionnel de diverses industries, des leçons-types suggestives de systèmes modernes, etc. On insiste pour qu'il soit possible d'y trouver le document rare ou unique, comme le « cahier de vie »

de l'école active, des travaux libres d'élèves, enthousiastes d'une activité personnelle. Les résultats d'entr'aide éducative faite dans les associations de la jeunesse féminine y auront leur place aussi, de même que toute initiative généreuse, qu'il s'agisse d'enseignement antialcoolique, d'éducation pacifique ou d'activités diverses de philanthropie altruiste de la part des jeunes.

L'enseignement primaire présente de grandes diversités, et nous attendons des institutrices de classes à divers degrés, comme de celles qui enseignent des grands élèves des deux sexes, qu'elles démontrent leur manière de les occuper tous et de les initier aux choses de la vie pratique, surtout des classes rurales.

Peu d'exposants se sont annoncés jusqu'ici ; nous désirons voir nos collègues reléguer leur trop de modestie et collaborer à cette œuvre dans l'intérêt capital qu'elle présente : il s'agit que le Groupe IX de la SAFFA soit de nature à déclencher des vocations pédagogiques chez les jeunes visiteuses, l'imitation de procédés, méthodes ou initiatives nouvelles, une large diffusion des dernières nouveautés de l'enseignement, et que les étrangers puissent sortir de la « SAFFA, groupe Education », convaincus que la Suisse est à l'avant-garde des progrès pédagogiques, qu'elle fait de louables sacrifices financiers dans le sens de l'éducation en général et que les efforts de l'éducation féminine assureront à notre pays une génération forte, bien préparée à la vie et généreusement idéaliste ; l'œuvre de nos grandes éducatrices Albertine Necker-de Saussure et Emma Pieczynska-Reichenbach doit être continuée dignement.

M. E.

PARTIE NARRATIVE

UNE MISSION DIFFICILE

Beaucoup se rappellent encore le père Delacroix, ce vieil instituteur à la haute taille toujours droite, aux yeux clairs, à la tête chauve, à la longue barbe blanche s'étalant en éventail sur sa poitrine. Sa réputation de pédagogue s'étendait fort loin. On l'écoutait avec respect dans les conférences de district et dans les congrès. Ses collègues venaient le consulter. Chacun tenait à prendre son avis, à discuter avec lui les questions de méthode ou de programme.

Plusieurs se souviennent de la belle fête qui fut célébrée à l'occasion de ses cinquante années d'enseignement. Au chef-lieu du district, petite ville située au bord du Léman, étaient rassemblées plus de cent personnes : parents, amis, collègues, autorités. J'y assistais aussi, en compagnie de M. le Chef du Département qui avait tenu à honorer par sa présence une telle cérémonie.

De nombreux discours furent prononcés. On loua, à juste titre, les mérites du jubilaire. On lui offrit de multiples cadeaux. Ses collègues lui remirent une magnifique pendule, souhaitant qu'elle sonnât pour lui beaucoup d'heures heureuses. Les autorités communales le gratifièrent d'un confortable fauteuil, afin qu'il pût s'y reposer, pendant longtemps, des fatigues d'un demi-siècle de travail. Le Département de l'Instruction publique lui donna le traditionnel plat en argent, avec dédicace.

Un incident tragi-comique faillit gâter la fête. Une servante maladroite renversa sur le plastron du Chef du Département tout le contenu d'un énorme

plat de macaronis aux tomates. L'infortuné Conseiller d'Etat dut faire son discours avec deux serviettes nouées sous le menton, et, une heure après, dans le train, les gens s'enquéraient avec sollicitude de ce qui lui était arrivé, se figurant qu'il avait eu un accident ou qu'il avait été victime d'un attentat.

* * *

Chacun pensait que le père Delacroix prendrait sa retraite au 1^{er} novembre suivant, mais il n'en fut rien. Le digne vieillard continua à diriger sa classe, ne parlant pas d'abandonner ses fonctions, ni pour l'année suivante, ni pour un avenir prochain.

Pourtant, petit à petit, des plaintes parvinrent en haut lieu : timides tout d'abord, plus impérieuses ensuite.

Un jour — sept ans après le jubilé — le Chef du Département me prit à part et me dit :

« Allez à Vermont ; communiquez à M. Delacroix le désir général de lui voir prendre sa retraite, et tâchez de ne pas revenir sans avoir obtenu sa démission. »

* * *

Par un clair matin de fin février, je pris sans enthousiasme le joli chemin qui, des bords du lac, conduit à Vermont en une petite heure. Arrivé à cent mètres du village, j'entendis la cloche de l'école, et ces vers, appris dans mon enfance, me revinrent à la mémoire :

Elle appelle chaque matin,
De sa voix au timbre argentin,
Les écoliers dociles.
Les plaisirs sont faciles,
Mais le travail est une loi.
Allons, mon enfant, hâte-toi !

Oui, le travail est une loi, mais c'est une loi parfois bien pénible. Je songeais à ce vieil instituteur dont les mains décharnées venaient de tirer la corde de la cloche pour la 30 000^e fois peut-être et dont la population exigeait la démission. Je pensais à tout le labeur accompli par cet homme de bien au cours de 57 années, aux bons conseils qu'il avait donnés, aux luttes qu'il avait soutenues, aux déceptions qu'il avait eues et auxquelles allait s'ajouter un crève-cœur qui serait sans doute le coup mortel.

Oui, il est des missions bien difficiles à remplir ! Mais d'un autre côté, on ne peut pas exiger d'une commune que des fonctions aussi importantes soient remplies par un homme dont les forces ne sont plus suffisantes. Il faut songer à l'avenir des enfants. Cruelle situation pour chacun. Ah ! comme la limite d'âge, qui n'existait pas alors, mais qui a été introduite depuis, rendra les choses plus faciles !

* * *

Quelques minutes après, je saluais M. Delacroix devant la porte du bâtiment d'école. Je trouvai le vieil instituteur bien changé. Il paraissait rapetissé. Sa haute taille s'était voûtée ; ses yeux avaient perdu leur éclat ; sa

voix était devenue faible et chevrotante. Je lui annonçai ma visite pour l'après-midi, et j'allai inspecter la classe de l'institutrice.

Au bout d'un quart d'heure, on m'annonça que quelqu'un me demandait au corridor. Je m'y rendis aussitôt et je me trouvai en présence d'une femme aux cheveux gris.

— C'est vous qui êtes l'inspecteur ? me dit-elle.

— Oui, madame.

— Vous allez visiter la classe de mon *papa*, mais il faudra avoir de la patience, car il est si vieux !

Je rassurai de mon mieux cette brave personne, déjà grand'mère, et soucieuse, pour son *papa*, des résultats d'une inspection.

La classe de M. Delacroix était ce que l'on pouvait supposer. Il y avait beaucoup de lacunes, peu de discipline ; plusieurs branches, entre autres le chant et la gymnastique, n'étaient plus enseignées du tout.

M. Delacroix était cependant persuadé que ses élèves étaient bien préparés et que ses leçons n'avaient jamais été meilleures que maintenant.

— Toute la population m'aime, m'apprécie et me respecte, me dit-il avec une pointe de fierté. Chaque fois que la Commission scolaire visite ma classe, elle me félicite. Le syndic m'a encore répété l'autre jour que les jeunes instituteurs ne me vont pas à la cheville.

Le pauvre homme ! Pouvais-je lui dire le contraire ? C'eût été assombrir la fin d'une carrière de travail et d'abnégation. Je ne me sentis pas le courage de lui dire la vérité. Je fis comme la Commission scolaire et comme le syndic.

Rentré chez moi, je rédigeai le court rapport suivant :

« M. Delacroix a 77 ans d'âge et 57 ans d'enseignement. Je ne me suis pas senti le droit de lui donner des conseils ou de lui faire des observations. »

F. MEYER.

LA PETITE ÉCOLE

MALBROUGH

Cheveux rouges, cils rouges, sourcils minces et rouges, yeux mordorés dans un visage ovale et clair — et des taches de rousseur jusque sur les mains.

C'est Walti, sensible Walti ! Sensible, mais non pas faible et pleurnicheur, non. S'il adore les chansons tristes, c'est la réaction d'un tempérament vigoureux et gai.

Il aime par-dessus tout « Malbrough s'en va-t-en guerre ».

Lorsque « Madame à sa tour monte », il avale sa salive.

A « tout de noir habillé », il murmure : « Ça devient triste... »

A « Monsieur Malbrough est mort », les paupières battent et Walti renifle... et quand le chant est fini et Malbrough bien enterré, la voix oppressée du petit garçon demande :

— Encore une fois, chantons-la encore une fois !

JEANNE DE BELLERIVE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

RECUEIL DE DICTÉES**Grammaire, Vocabulaire, Elocution,****Rédaction et lecture expliquée**

par

Ch. Vignier et E. Savary**Cours moyen**, un vol. in-16, cartonné Fr. 4.50**Cours supérieur**, un vol. in-16, cartonné. » 5.—

Si ingrat que soit l'enseignement de l'orthographe, il reste un des plus importants de nos programmes scolaires et il est reconnu que la dictée est le meilleur exercice pour graver dans la mémoire la physiologie exacte des mots. — Le *Recueil de dictées* de Vignier et Savary est méthodique, simple et complet ; il renferme des textes faciles, gradués, bien à la portée des élèves, suivant pas à pas le programme de grammaire et choisis dans les œuvres des meilleurs auteurs de France et de Suisse romande. Chaque texte est préparé, les mots compliqués sont expliqués, les difficultés orthographiques et grammaticales signalées. Il est suivi d'exercices d'un genre nouveau, d'analyse, de synthèse, de lecture expliquée et de rédaction. — Chacun des deux volumes renferme en outre des dictées de revision et une série d'épreuves de français données dans les examens des classes primaires et primaires supérieures des cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève.

Tout a été mis en œuvre pour faciliter l'enseignement de l'orthographe et de la rédaction. C'est dire que le *Recueil de dictées* est apprécié non seulement par les maîtres de nos écoles primaires et secondaires, mais aussi par les nombreux parents qui prennent une part active à l'instruction de leurs enfants.

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTÉS

LAUSANNE RESTAURANTS DE LA SOCIÉTÉ VAUDOISE DE CONSOMMATION

PENDANT LE COMPTOIR SUISSE

Ecoles et sociétés y trouveront: Potage ou bouillon, 2 cent. DINERS avec VIANDE depuis 1 fr. 40, THÉ, CAFÉ, CHOCOLAT, LAIT CHAUD, la tasse 15 centimes.

PRIX SPÉCIAUX sur demande 1 heure à l'avance.

TÉLÉPHONE 86.15.

POUR TOUT



ce qui concerne la publicité dans l'Éducateur et le Bulletin corporatif, s'adresser à la Soc. anon.



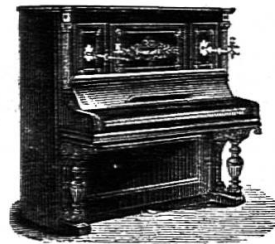
PUBLICITAS

RUE RICHARD 3

LAUSANNE

PIANOS MAISON CZAPEK

Avenue du Théâtre et Rue de la Paix Fournis. du Conservatoire
LES MEILLEURES MARQUES Cond. spéciales au Corps enseignant



INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

N'oubliez pas que la

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET

Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX

Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.

H.-L. GÉDET, Neuchâtel

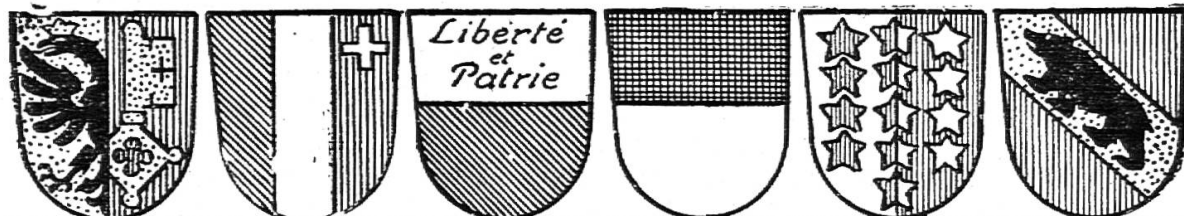
J. MERTENAT, Delémont

R. DOTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL

VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute
demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

Ernest BRIOD et Jacob STADLER,
professeurs à l'École supérieure de Commerce de Lausanne

Vient de paraître :

Cours de Langue Allemande

TROISIÈME PARTIE

Deuxième édition, 1 volume cartonné, 224 pages Fr. 4.50

Ce volume renferme le complément des Cours élémentaire et moyen des mêmes auteurs. Cette nouvelle édition diffère sur plusieurs points de la précédente, parue en 1918. Les textes de certaines leçons, qui répondaient aux préoccupations de l'époque où ils furent insérés, ont été remplacés par d'autres, d'intérêt plus durable. Plusieurs textes antérieurs ont été quelque peu simplifiés. Quelques leçons qui portaient d'exemples isolés ont été munies de textes appropriés. Des exercices nouveaux ont été introduits là où l'expérience en a fait connaître l'utilité ; d'autres ont été remaniés en vue d'une assimilation plus rapide et plus sûre. Enfin la publication de leurs *Lectures allemandes*, dont la deuxième série est en préparation, a permis aux auteurs de décharger ce volume de son supplément de lectures en prose, tout en y maintenant des textes récréatifs courts et un choix déjà important de poésies classiques et modernes. On comprendra ces changements si l'on songe que la première édition de ce volume fut élaborée en pleine période de guerre, et qu'un ouvrage traitant une matière aussi complexe ne peut prendre sa forme définitive qu'après une expérience suffisamment prolongée.

Dans l'ensemble, les auteurs sont d'ailleurs restés fidèles aux principes méthodiques qui les ont guidés dans l'élaboration de ce cours. Ils considèrent qu'une étude littéraire reste sans base sérieuse, et par conséquent sans résultats appréciables, si elle n'est précédée de l'acquisition d'un vocabulaire varié parfaitement assimilé par l'exercice, et d'une étude fondamentale des formes du langage dans leurs aspects essentiels. C'est à établir cette base que s'applique leur cours, en utilisant les divers procédés que conseillent les besoins de l'intérêt et les lois de la mémoire. Ils présentent donc mots nouveaux et faits grammaticaux dans des textes progressifs, dont le sujet est choisi de façon à offrir à la mémoire un solide point d'appui. Autour de chaque texte se groupent des exercices de forme variée, qui fournissent l'occasion d'une saine gymnastique de l'esprit. L'un des principes directeurs de l'ouvrage — de la langue grammaticale à la langue littéraire — s'affirme par le choix des derniers textes, qui sont de Heine, Immermann et Goethe. Ce sera la tâche des lectures parallèles ou consécutives à l'étude grammaticale que de fondre les faits particuliers dans la langue totale.